

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item 52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[53. Paris, Samedi 30 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-10-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne puis vous écrire tant que je ne vous sais pas tranquille.

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 204, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/288-293

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°52 Dimanche 1er Oct. 6h 1/2□

Je ne puis vous écrire tant. que je ne vous sais pas tranquille. Vous l'êtes depuis hier matin. Cela est sûr. Je ne puis comprendre quel accident a retardé une lettre ; mais hier vous en aurez eu deux à la fois. Il faut que je le voie écrit de votre main, que je lise de vous, des paroles calmées, heureuses. Votre peine m'est intolérable. Hier tout le jour, je voulais travailler ; j'avais à écrire quelque chose qui m'importe assez. Je n'ai pas pu. Je suis resté assis devant ma table, me prescrivant de ne pas bouger, de chercher ; rien ne venait, pas une idée pas un mot heureux. Mon esprit, mon cœur tout était à vous, avec vous. Je vous parlais, je vous rassurais. Je le fais encore ce matin, je le ferai jusqu'à ce que votre lettre me soit arrivée. J'ai recommandé hier au facteur de venir de bonne heure. J'espère qu'il le fera. Je crains le dimanche. Ce jour là, il trouve en route des gens qui s'amuse qui boivent, et il s'arrête quelque fois à boire avec eux. S'il vient tard ; il sera bien grondé.

Essayons de causer. Nous causerons Vendredi, à une heure et demie. Vous trouverai-je bien ? cela devrait être, d'après ce que vous me dites de vos longues promenades et de votre force. J'aurais tant de plaisir à vous voir bien, décidément bien ! Il faut pourtant que vous soyez malade, toujours malade. Je vous dirai que plus j'y pense, plus je suis de l'avis du Comte de Pahlen et du Comte de Médem sur ce qui fait écrire à M. de Lieven de telles lettres. Quelque étrange que ce soit, c'est beaucoup moins étrange que toute autre supposition. Et puis ces messieurs sont plus accoutumés que vous à de telles choses à de telles façons d'agir & pour de tels motifs. Ils ont plus vécu que vous dans cette atmosphère là. Quelle fortune que vous ayez été en Angleterre, que vous ayez passé là tant de temps, au milieu des idées et des sentiments qui sont les nôtres ! Je ne puis me figurer vous Tartare, Scythe vivant de glace & d'obéissance. Vous auriez toujours conservé votre nature, et elle serait toujours devenue quelque chose de grand. Car ne me croyez pas encroûté d'orgueil civilisé ; il y a du grand partout, et j'estime beaucoup de choses chez les peuples débutent. Mais quelle différence ! Et puis pour nous rencontrer, il fallait que vous vinssiez en occident ; je n'entrevois pas comment je serais allé, moi, en Orient. A moins qu'il ne me fût arrivé d'être, un jour ambassadeur à Pétersbourg, et de vous trouver là, vous, bien Russe, J'aurais, bien à côté de l'impératrice. Comment nous sérions nous connus, parlé ? Aurions-nous démêlé quelque chose l'un de l'autre ? Cherchez, vous me direz. Il n'y a pas de risque. Nous pouvons nous en donner le plaisir.

N'est ce pas voilà du vrai bavardage ? Comme entre nous pourtant, entre nous seuls. Je vivrais bien dix ans auprès de la Princesse de Poix. (C'est la Princesse et non pas la Duchesse) que je ne bavarderais pas ainsi avec elle. Vous lui trouvez donc de très grandes manières. Je l'ai beaucoup entendu dire, sans jamais en être frappé. Elle a une grosse voix, un gros visage, de gros bras de gros mouvements, du gros tant que vous voudrez mais rien de grand. Pour que les manières soient vraiment grandes, il faut quelque chose dans la personne, si peu que ce soit, quoi que ce soit, mais quelque chose, un peu d'esprit, un peu de beauté, un peu d'âme,

quelque fierté de nature, quelque grâce dans la physionomie, quelque élégance dans les gestes, dans le langage. Quand il n'y a rien, absolument rien, les grandes manières ne sont plus que les manières de personnes, bien élevées et sûres de leur fait. Je n'aime pas à prodiguer le nom de grand, même dans les plus petites occasions.

10 heures 1/2

Voilà votre N°53. Le facteur n'est pas en retard. Mais je suis encore très ému, très troublé de votre trouble. Ce n'est pas de chez moi, c'est de Lisieux que provient le retard. Je vous dirai comment. Mais soyez tranquille. Je gronderai comme il faut. Je gronde rarement, mais quand je gronde, on s'en souvient. Enfin cela n'arrivera plus. Adieu dearest, Adieu. Soignez-vous bien au moins. Soignez-vous toujours. Toujours. Adieu. Je traite ces deux mots comme vous. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/977>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur204

Date précise de la lettreDimanche 1er octobre 1837

Heure6 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024